

LE MODÈLE CULTUREL FRANÇAIS DE L'UNIVERSALISME AU NARCISSISME?

Ne voulant pas du tout reproduire un épisode supplémentaire de cette "Querelle des Anciens et des Modernes" qu'a fini par s'avérer le plus récent livre de Jean-Marie Doménach, *Le Crépuscule de la Culture Française?* ¹ — lequel a véhiculé une certaine mauvaise conscience pour une culture comptant plusieurs siècles de grandeur exemplaire, — nous entendons dresser, bien à propos, une vue d'ensemble du **modèle culturel français**. Nous voudrions le suivre diachroniquement et déterminer sa vitalité actuelle à une époque gratuitement déclarée comme celle de la fin des idéologies, si peu compatible avec l'avènement de nouvelles et grandes civilisations.

Les repères chronologiques de cet excursus se situent par stratégie méthodologique entre le XVI^{ème} et de XX^{ème} siècles, sur une longue durée, qui nous permettra de suivre son essor et son développement. On devra accepter aussi au préalable la légitimité de ce parcours de la littérature en tant que domaine privilégié de la Culture dans son jeu polyédrique du réel et de l'imaginaire.

Le **modèle culturel français** repose sur un très vaste patrimoine historique, politique, religieux, philosophique, littéraire, architectural, pictural, qui ne s'est pas borné à son espace géographique originel, mais s'est répandu, finissant par s'universaliser non pas en fonction d'un impérialisme contraignant, mais bien d'une séduction esthétique visible dans les expressions "charme" et "finesse".

Des figures préliminaires et emblématiques de cette civilisation, comme Rabelais et Montaigne, tracent les contours génériques de ce modèle culturel en formation depuis longtemps. L'introspection des *Essais*, en une poursuite très originale de l'homme, en quête d'une singularité et d'un individualisme, allait devenir le paradigme de l'humanisme occidental, puisque l'homme, découvert à l'instar d'un nouveau continent (pour emprunter l'image d'Eduardo Lourenço ²), ne faisait guère un avec l'homme français circonscrit dans une géographie contraignante, mais bien l'homme tout court, maître de soi-même, épigone de l'Histoire et des histoires. Cette sérieuse démarche des *Essais* avait été précédée par le burlesque rabelaisien dont le "rire de l'âme" constituera l'autre côté du diptyque de ce modèle culturel naissant. Cette combinaison si parfaite de l'introspection / extrospection s'est enrichie d'un précieux apport philosophique. Descartes a marqué l'esprit français de façon profonde. L'esprit français se confond métonymiquement dès le départ avec l'esprit cartésien. Avec les *Regulae ad Directionem ingenii* et le *Discours de la méthode*, la pensée et l'**esprit français** franchissent une autre étape, une étape en qualité. Le "que sais je?" de Montaigne dans sa quête intros-

pective du "vrai homme", même si le doute n'en était pas moins prégnant (puisque tragique devant le statut ontologique de l'homme et du monde), est remplacé par un nouvel agencement logique ou processus cognitif basé sur une méthode qui prend comme point de départ la bisubstantialité du monde (pensée et étendue) que le "cogito, ergo sum" exprima d'une façon si concise et exemplaire. On n'y parvient que par le biais d'idées claires et distinctes et par une rigoureuse définition des termes.

A l'édifice cartésien d'une pensée soumise à une discipline dans l'analyse de la science physique et métaphysique, Pascal est venu ajouter un apport non moins précieux. Lui aussi, à l'instar de Descartes, méprisait chez Montaigne "le sot projet qu'il a de se peindre" (*Pensée*, 780). Il souligne au contraire le côté rationaliste et universaliste de l'homme. Pascal prônait que la dignité de l'homme ne consiste qu'en la pensée et partant, tout comme Descartes, se souciait avant tout de définir les règles de bien penser. Dans *De l'esprit géométrique* et *La logique ou l'Art de penser*, il propose une méthode universelle qui soit à même de remplacer les règles traditionnelles de la logique scolastique et opte pour l'exercice des géomètres et des mathématiciens, abandonnant ainsi tout le hargenux pyrrhonisme et tout dogmatisme arrogant. Les vérités auxquelles l'on parvient par l'emploi de cette méthode seront toujours relatives. Pascal a donc apporté au modèle français en expansion une forte structuration par la combinaison de la géométrie et de la finesse de l'esprit, des traits essentiels de cette même culture. On serait donc tenté de dire que **l'esprit français** se trouvait désormais défini dans ses grandes lignes matricielles, des lignes que les siècles suivants ne feraient plus que sublimer ou déconstruire.

Rationaliste et universaliste, modérément individualiste, solidaire en vertu de sa composante chrétienne, la pensée française allait, cependant, continuer de s'enrichir par l'effort ininterrompu de brillant polissage d'une langue et d'une culture montante qui revendiquait l'exemplarité universelle.

L'oeuvre dramatique de Corneille, avec sa galerie de héros créés à l'aune d'une morale néo-stoïcienne, ainsi que l'"opus tragicum" racinien qui forme un unique poème sur l'homme soumis à un temps de cérémonie, concentré, tel miroir trop lucide de la pénible condition humaine, viennent nuancer la pensée française d'un tragique sublime qui est l'une des marques distinctives des grandes civilisations gréco-judéo-chrétiennes. L'"honnête homme" du règne personnel de Louis XIV est l'héritier naturel de tout cet échaffaudage culturel et éducatif formé chez de grands esprits.

Avec Molière et sa galerie (in)temporelle de types tels Tartuffe, Don Juan, le Misanthrope, c'est le divorce entre la nature et le plaisir, entre la liberté et la morale, entre l'irrévérence et la retenue qui s'exprime cette fois. Des moralistes et des libertins viennent habilement compléter, tout en le nuancant de quelques fines retouches, le modèle culturel en cours. Le

libertinage, par sa désacralisation libératrice, imprima sur l'**esprit gaulois** l'un de ses traits distinctifs. Le cadre global du classicisme, discipliné et disciplinant, sobre quant au récit et à la description, en quête d'une ligne de partage entre le "vrai" et le "vraisemblable", tout en ménageant les dérèglements de l'exubérance baroque italo-hispanique, synthétise le plus pur **esprit français**.

(Dé)servi par une langue qui, dès de début, a pris conscience d'être véhicule de communication universelle, fière pas autant que la portugaise et l'espagnole d'être "partenaire de l'Empire", elle étalait surtout ses parchemins esthétiques dont la richesse intrinsèque modelait la plupart des chefs-d'oeuvre, et consacrait plusieurs génies à la renommée universelle.

Le XVIII^{ème} siècle français sera d'apothéose pour le modèle culturel rationaliste. Les 'lumières' correspondent à l'apogée du triomphe de la Raison dans son conflit permanent contre la Révélation. La lutte de l'Encyclopédie contre les forces centrifuges de l'irrationalisme de type mystico-métaphysique semblait mettre en cause l'indispensable harmonie entre l'"homme de coeur" et l'"homme de tête". Toutefois, Rousseau se devait de compenser Voltaire. L'athéisme naturaliste de Diderot et D'Holbach a fini par susciter le déisme rationaliste voltairien. Les excès du terrorisme de Robespierre firent sombrer une révolution qui se voulait un appel universaliste de Liberté, Égalité, toutes deux filles aînées de la Raison. *Le Génie du Christianisme* de Chateaubriand corrigerait plus tard le cri de guerre ambigu de Voltaire: "Écrasons l'infâme". Napoléon avec son empire a tenté une synthèse précaire de retour à la grandeur inaugurale de la civilisation française, non pas par une quelconque opération de charme, mais bien par la baïonnette. Il voulait imposer militairement son modèle culturel à d'autres pays. Une contrainte bien inutile, parce que ce modèle s'imposerait de lui-même ou chancèlerait. Et il ne vacilla puisqu'il s'orna de nouveaux attributs. Le Romantisme français, tout comme les autres romantismes européens, fit vibrer avec intensité les cordes de la sensibilité sur une brève durée. Victor Hugo prophétisa les États-Unis d'Europe: "il n'y aura plus ni France, ni Portugal, ni Allemagne, ni Italie. Il y aura Paris, capitale du monde, et l'Europe, centre et lumière des continents" ³. L'aculturel traité de Maastricht n'est qu'un travestissement de l'universalisme idéal, servi non par un espéranto, mais bien, plutôt, par la langue de civilisation aux plus riches nuances. En effet, Hugo gronda tel un tonnerre apocalyptique dans le monde entier et son décès fut vécu comme un événement aux conséquences cosmiques. Voltaire et Hugo s'universalisèrent et rendirent universel le modèle culturel français, lequel devint patrimoine de l'Humanité. L'emportement sentimental du Romantisme français avec Lamartine et Musset (qui semble virtuellement suspendre l'esprit rationaliste gaulois), n'est qu'un moment de plus dans le combat exacerbé entre l'idéalisme et le réalisme. Rolla détrôna temporairement Voltaire.

Candide, d'un rire acide, dilua chimiquement les séquelles de l'intolérance. Rolla, ne croyant pas au mysticisme comme voie personnelle, n'était pas capable non plus, d'assumer l'ironie dissolvante reprise du rationalisme encyclopédiste qui, d'après lui, créait de monstrueux héros. Le Romantisme français avec sa retenue, se maintint pourtant bien plus équilibré dans son déversement affectif que ses congénères européens et au nom d'une sobriété classique inhérente à sa spécifique dimension anthropologique.

Pour la gestation de ce modèle en question, il ne faudrait pas omettre l'important apport de Fourier, Saint-Simon et Proudhon, avec leurs traités de socialisme utopique, car l'utopie est l'une des sources éternelles d'énergie créatrice. L'universalisme qui caractérisa la pensée française des siècles durant impliqua depuis ses origines un filon de solidarité sociale que Babeuf et sa "Société des Égaux" manifestèrent dans leur projet d'une société égalitaire, mais dont l'objectif expira tragiquement dans l'insatiable guillotine.

Une fois éteint le souffle romantique et humanitariste, Comte, Taine et Sainte-Beuve imprimèrent un nouvel élan à la pensée française. Le Positivisme présenta un nouvel essor de réalisme et naturalisme. Ce sont eux qui ont modelé les romans de Balzac. Flaubert et Zola, Stendhal et Baudelaire, quoique dans des genres différents, annoncèrent une aventure nouvelle de l'**esprit français** sur la modernité. Lorsque Stendhal proclama: "le génie poétique est mort, mais le génie du soupçon est venu au monde"; lorsque Baudelaire écrivit cette alchimie-ci: "J'ai pétri de la boue, et j'en ai fait de l'or", ils ouvraient à la littérature française, et à la pensée qui la sous-tend, d'autres voies esthétiques. Pour ce qui est des *Fleurs du Mal*, un satanisme corrosif supplantait irrémédiablement un inoffensif démonisme folklorique traditionnel. Proust plongea encore plus fond dans le temps existentiel et, tout en exorcisant Sainte-Beuve, se lançait dans les réminiscences *À la recherche du temps perdu*.

Tournant du XIX^{ème} siècle. La culture française allait entrer dans son ère de dé-construction des principales coordonnées de la pensée cartésienne. Apollinaire élargira la poétique avec une proposition globale d'un "feu nouveau".

Le Premier Manifeste du Surréalisme fut un volcan qui se voulait internationaliste et entendait bien courir le monde entier à partir de la France. Une guerre sans quartier était ainsi déclarée à tout un patrimoine qui se résumait à des concepts comme "Beaux Arts et Belles-Lettres, qui firent la gloire, em somme, de la France d'antan. Des rhétoriques et des préceptistiques classiques tombaient par terre devant la furie dada et l'humour surréaliste. Les genres ne constituaient plus de digues et les codes esthétiques et moraux chancelaient dans leur pouvoir normatif. C'est le règne arbitraire de la métaphore libératrice. Le concept de génie tombe em miettes. Les muses émigrent et se cachent, étourdies, derrière quelques complexes psych-

nalitiques qui minent le sublime tragique de certains mythes grecs. Au dualisme matriciel de la culture occidentale, source de toutes les oppositions linguistiques, le Surréalisme contrepose une vision moniste de la matière et de la vie. L'écriture devient automatique et se démocratise. Écrire ne serait plus un privilège social, mais un pur acte de langage à la portée de tous. Le texte inspiré, le style surveillé, le discours chargé d'idéologie éclatent. Rien ne résiste à la force de l'humour noir. Breton restera dans l'Histoire comme le pape de ces nouvelles chevauchées de **l'esprit français**, en état apparent d'autophagie. Des auteurs récupérés du passé ne subsistent que ceux qui, à l'instar de Sade, Baudelaire et Rimbaud, avaient bouleversé les codes et étaient devenus sismographes d'une secousse sismique dans la Culture Française. Le temps à venir serait d'incontournable modernité à la faveur d'une exploration irrationaliste du phénomène esthétique. Or, tout ce projet subversif et ravageur, ne déboucha pas sur un nihilisme inopérant. Au contraire, sur ce projet planait un idéal de salut de l'homme par le biais d'une révolution totale: morale, esthétique et politique que la Psychanalyse et le Marxisme allaient s'acharner à développer. Pour les surréalistes, Dieu était mort depuis la constatation de décès déicide de Nietzsche. Le modèle culturel français était ainsi menacé de toutes parts dans son équilibre pluriséculaire de sobriété et de logique. Cependant, de grandes références culturelles françaises traversèrent indemnes cette impressionnante Mer Rouge. Claudel, Gide, Montherlant, Saint-John Perse furent les gardiens du flambeau de la grandeur du style et du message.

L'Existentialisme correspondit encore à un moment culminant de **l'esprit français** universaliste. La théorisation de l'absurde, au sein d'une totale contamination jamais vue dans l'histoire de la pensée européenne entre le discours philosophique et le discours poétique, se révéla, de par la profondeur ontologique qui anima la quête angoissée de l'«homo absurdus», l'une des dernières diastoles de l'humanisme français. Sartre et Camus devinrent des symboles de la plus sérieuse recherche d'un sens pour l'homme et pour la société. Cette société n'était-elle pas, d'ailleurs, plongée dans la guerre la plus terrible où le jeu macabre de la vie et de la mort débouchait sur un massacre absurde? *La Condition humaine* et *L'Espoir* de Malraux constituent le noyau de la dernière grande réflexion humaniste sur le statut historique et ontologique dont Michel Foucault avait fini par déclarer la mort de l'homme. Les structuralismes anthropologiques, philosophiques, linguistiques et poétiques entendirent vider l'homme de ses fonctions démiurgiques et construisirent leur métalangage sur un considérable appareil scientifique à un moment qui était d'euphorie technologique et technocrate. Très vite, on oubliait le postulat de la «primauté de l'existence» sur la bi-millénaire «primauté de l'essence». Les structures prévalent sur le sujet et l'évacuent. L'homme cessait ainsi d'être le constructeur du langage pour en

devenir, par métamorphose, l'objet. La désintégration atomique annonçait déjà la désintégration du sujet. Avec cette désintégration, le langage, le personnage, le temps et l'espace s'atomisèrent. Le "nouveau roman" et le "nouveau théâtre" furent sans doute le laboratoire où s'opéra cette 'déconstruction'. Ils assumèrent, non sans le violent refus d'autres secteurs culturels traditionnels, la nouvelle aventure du langage détaché de son émetteur, en pirouettes aux significations versatiles, au-delà du sens ou des sens. Sans paradigmes, sans codes, sans sens, l'absurde, qui dans l'Existentialisme devait déboucher sur la révolte, se résignait désormais à n'être que passivité neutre. La poésie veut se borner à ne parler métalinguistiquement que d'elle même. Elle se passe bien, dorénavant, de la pensée infiltrée d'un quelconque intermédiaire troubleur, trop chargé d'idées et de préjugés pour son goût. Pour que l'engourdissement soit vraiment anesthésiant, l'on proclame la fin des utopies et la fin des idéologies, la fin de l'Histoire et des histoires. Mais, paradoxe du système, c'est justement dans ce contexte de désertion que surgissent en France les grands maîtres en l'art de raconter l'Histoire tels Delumeau, Braudel, Le Goff, Duby et Ariès.

Mai 68 est un spasme à impact sociologique mondial. L'anarchie se présente sous les traits angoissants d'une liberté précaire et provisoire. Plus près de nous, a été démolie, pierre par pierre, le Mur de Berlin. On comprend que, après Auschwitz, la littérature se soit déshumanisée et acheminée vers le délire esthétique et morale. Une atmosphère de soupçon avait enveloppé tout et tout le monde. Nathalie Sarraute l'a justement baptisée l'"ère du soupçon". Non plus celle du doute méthodique en quête de la vérité sur l'homme, mais plutôt celle de la suspicion quant à la valeur axiologique de la parole dans la communication sociale et poétique. D'après Jean-Marie Doménach, le roman français est passé de la psychologie à une idéologie qui refuse de se reconnaître comme telle, mais qui n'est qu'un ensemble bien marqué, quoique fragmentaire, d'opinions, de préjugés, de clichés, de tabous et d'allégeances qu'une pensée, à première vue, malgré elle, déstructurée, finit par structurer. Le sujet se chosifie et les objets prolifèrent de façon menaçante, dévorant l'espace existentiel de l'homme. La description cesse d'être un décor qui conditionne l'événementiel narratif pour se transformer en mise en série entomologique. Tout ce qui sent l'humanisme, l'intrigue, la psychologie, le personnage, l'engagement, est pris par le narrateur comme une forme désuète, abandonnée. Les personnages irreconnaissables ne sont que des embrayeurs du discours. Ils ne sont qu'autistes dans une froide dé-construction toute conçue d'avance où il n'y a même plus de place pour un narcissisme centripète. Sans profondeur et sans transcendance, le langage tourne sur lui-même, effrayé à l'idée de se dire où, le cas échéant, faire du sens. Enfin, les "Intellocrates" (Doménach *dixit*) ont en général, vidé le "nouveau roman" de toutes ses traces humanistes. Ils ont par là même

fini par liquider la grande querelle de la civilisation française, à savoir, la querelle de l'homme, à la recherche de soi.

Notre discernement ne se sent pas à même, par défaut d'écart historique, de porter un jugement synchronique complaisant sur un si noble modèle culturel; lequel se serait désagrégé au cours des dernières décennies. Un déclin qui irait de pair avec la perte de l'hégémonie politique de la France et signalerait le passage d'un humanisme universaliste à un individualisme narcissiste. Or, s'il est vrai que le modèle culturel français est passé, tout au long de ce siècle, de l'évidence cartésienne à la voyance délirante, du rationalisme lucide à l'irrationalisme démesuré, il n'en demeure pas moins vrai qu'il a totalement élargi le concept esthétique du beau. Le "nouveau roman" et le "nouveau théâtre" sont déjà pléiadiés, transformés en produits incontestés d'une vaste consommation mondiale. D'où la prudence avec laquelle il convient de lire la thèse à réflexions sombres de Jean-Marie Doménach, tenant compte des réserves qu'il formule lui-même: crépuscule matinal ou crépuscule du soir dans l'éternel mais toujours historique jeu des lumières et des ténèbres?

A. Ferreira de Brito
Université de Porto

NOTES

1. DOMÉNACH, Jean-Marie, *Le Crépuscule de la Culture Française?*, Paris, Plon, 1995.
2. LOURENÇO, Eduardo, *Montaigne 1533-1592*, Bordeaux, L'Escampette Édition, 1992, p. 10.
3. *Lettre de Victor Hugo à Guilherme Braga*, in "A Gazeta Democrática", Porto, nº 1, Março, 1870.